

ARDOUIN - DUMAZET

Voyage en France

35eme SERIE

LA PROVENCE MARITIME

MARSEILLE — LE LITTORAL — ILES DHYERES

MAURES — ESTEREL — NICE

Avec 28 cartes, ou croquis

DEUXIÈME ÉDITION

BERGER-LEVRAULT ET Cie, ÉDITEURS

Paris : 5 rue des Beaux Arts

Nancy : 18 rue des Glacis

1899

Tous droits réservés

Chapitre XVI : Les Iles d'OR :

Giens et Porquerolles Pages 217 à 235

Chapitre XVII : Les Iles d'OR :

Bagau, Port-Cros et Le Levant Pages 236 à 250

*Numérisation : Pierre Laurès, Novembre 2001
extrait de : <http://mapage.noos.fr/porquerolles/>*

Chapitre XVI

LES ISLES D'OR. — GIENS ET FORQUEROLLES

La plage et les salins d'Eyères. Navigation sur la rade. — Abordage à Porquerolles. — Dans l'île — Le Langoustier. — le val Notre-Dame.
— La presque île de Giens

Carqueiranne. Juillet (1895)

Ce matin, j'ai pris à Hyères le chemin de fer des Salins, prolongement de la ligne qui dessert la cité hivernale après avoir longé la base de Costebelle, beau massif de collines boisées dont les plis abrités du vent se peuplent d'hôtels et de villas; la voie ferrée pénètre dans la partie la plus basse de la plaine, traverse des vignes gagnées sur des marais, comme l'indique le nom de Palivestre porté par un hameau, et atteint la mer au milieu d'un beau bois de pins parasols qui recouvre de petites dunes. Le site est charmant, des villas commencent à s'aligner au bord d'une plage d'un sable doux. C'est la station de bains d'Hyères, la plage par excellence, une halte en permet l'accès facile.

Et désormais le chemin de fer longe le rivage bas, en vue de la rade immense bornée par les îles, il franchit le Gapeau appauvri par les irrigations et se termine au milieu de salines grises, où, parmi les digues d'argiles, croissent de maigres tamaris. Un misérable hameau de sauniers s'étend devant un petit port formé par une jetée délimitant un bassin où des bâtiments de faible tonnage viennent charger du sel, où abordent les embarcations des navires de l'État. C'est le port Pothuau, du nom du ministre qui en décida la construction (Le port a donné lieu on 1897 à un mouvement, entrées et sorties, de 428 navires, jaugeant 55,108 tonnes.)

Du bassin part la chaloupe à vapeur qui accomplit le service postal avec Porquerolles, la seule des îles que je puisse aborder aujourd'hui. (Depuis ma première excursion à Porquerolles, la chaloupe à vapeur a cessé son service.) Il n'est pas très facile de visiter l'archipel en entier, surtout par les vents du nord-ouest, soufflant avec violence depuis près d'une semaine. Je me promettais

cependant l'excursion complète ; il n'y faut pas songer aucun bateau ne peut nous conduire à Bagau, Port-Cros et l'île du Levant.

De la jetée du port on est au cœur même de cette belle position militaire de la rade d'Hyères, champ de manœuvres pour les escadres et les navires écoles. Les îles forment, avec la partie rocheuse de la presqu'île de Giens, si curieusement rattachée au continent par deux cordons littoraux entre lesquels s'étale un vaste étang, une rangée elliptique de hautes terres et d'îlots, séparant de la grande mer un bassin de 150 kilomètres carrés. Il est des rades plus fermées, plus faciles à défendre, il n'en est point qui puissent être comparées à celle d'Hyères pour l'étendue et les commodités d'accès.

Nous embarquons sur le petit vapeur, courant sur la mer très houleuse, il se dirige vers la station de la Plage, où nous étions passés ce matin. Nous passons entre la Couronne, navire-école de canonnage, (remplacé aujourd'hui par le Saint-Louis) et l'Algésiras sur lequel sont formés les officiers de torpilleurs.

Le vent vient, très fort, par la trouée entre Costebelle et les Maurettes, la houle augmente et nous couvre d'embruns. Bientôt Costebelle nous abrite puis c'est la petite ligne de dunes, formant les deux pédoncules de sables entre lesquels est enfermé l'étang des Pesquiers, dont les eaux, sursaturées de sel, alimentent les salins de ce nom. Cette frêle ligne de dunes est un des accidents les plus curieux de nos côtes mais elle est plus large encore que celle de l'ouest, simple levée à peine visible sur les cartes. Ces deux cordons littoraux réunissent au continent les terres rocheuses et hautes de la presqu'île de Giens, que l'on pourrait considérer comme une des îles d'Hyères. La barrière des dunes, formant comme un môle naturel brisant l'effort des vagues, nous abrite du vent de l'ouest. Ce môle et la chaîne élevée de la presqu'île font de ce coin de la rade appelée rade de la Badine une partie de mer très calme, où sont en ce moment abrités une douzaine de voiliers.

Les escadres réunies pour les manœuvres sont dans le voisinage. Déjà nous apercevons les mâts militaires et les cheminées de l'escadre de réserve se détachant sur le fond vert de l'île. Dès que nous avons doublé la pointe de l'Estérel, la flotte tout entière apparaît. Le vent pousse la mer dans la petite passe commandée par l'aride île Roubaud et y provoque une tempête en miniature. Des canots à vapeur remorquent une file de canots, reliés par un câble, qui vont former à la passe le barrage hypothétique des torpilles. Sur la houle, écrêtée par le vent, les légères embarcations bondissent, les torpilleurs évoluent rapidement. D'autres vont s'abriter dans le petit port de Porquerolles, formé par un embryon de jetée s'avancant dans une anse harmonieusement dessinée.

Le village de Porquerolles aligne ses maisons et ses jardins plantés de palmiers au bord de la petite baie. Une grande place plantée d'arbres, une humble église, un petit hôtel, sont le cœur de l'agglomération deux cafés, des

bars, deux épiceries, une boulangerie, le bureau des douanes entourent la place chaque maison a sa terrasse ombragée par une tente ou des branchages étalés. Sur un rocher, un pittoresque donjon, ancien réduit de l'île, étage ses constructions. Aujourd'hui, il est délaissé par la défense; le réduit est porté au point culminant de l'île, sur une colline de 146 mètres d'altitude, d'où l'œil commande toute cette petite terre verdoyante et embaumée, avec ses chaînons couverts de pins et d'arbousiers, ses petites vallées tapissées de vignobles. C'est le fort de la Repentance.

Sauf au village où nous venons de débarquer, il n'y a pas de population dans l'île. On avait tenté de mettre la plaine centrale en valeur au moyen d'enfants détenus, des révoltes n'ont pas permis de poursuivre la tentative. L'île tout entière, excepté les emplacements de forts et de batteries, appartient à M. et Mme de Roussen ; celle-ci est une femme de lettres qui a acquis une certaine notoriété de romancière sous le nom de Pierre Ninous et de Paul d'Aigremont. M. et Mme de Roussen habitent, près du petit port, une charmante demeure, en vue de la rade d'Hyères et des montagnes lointaines de Toulon.

La partie cultivée est peu étendue; c'est, au centre, la plaine couverte de beaux vignobles. An-tour de l'anse où l'on aborde il y a quelques beaux jardins dans lesquels j'ai vu de rares orangers, descendants, sans doute, des arbres qui firent donner le nom d'Isles d'Or à ces terres, couvertes en réalité de maquis et de bois de chênes lièges et de pins.

250 habitants peuplent en permanence le village, les forts et les édifices maritimes, sémaphores et phares. Mais parfois le nombre s'accroît, lorsque les bâtiments de l'ancienne colonie pénitentiaire sont transformés en sanatorium pour les soldats revenus de meurtrières campagnes coloniales. Jadis il y eut une population bien plus considérable, car une usine de produits chimiques, fabriquant surtout de la soude et de l'acide sulfurique, s'était installée à la pointe occidentale de l'île, dans le vallon du Langoustier; elle occupait 1,200 ouvriers. Les émanations sulfureuses avaient ravagé la campagne : les bois étaient roussis, les récoltes brûlées. Aussi, lorsque le duc de Vicence se rendit acquéreur de Porquerolles, il ferma l'usine. M. Vicence, d'ailleurs, ne conserva pas longtemps ce domaine, mais quand il céda l'île à de Roussen, il y a une quinzaine d'années, il se réserva un petit terrain près de Porquerolles pour y construire un jour une villa, il ne peut revendre ce terrain qu'à M. et Mme de Roussen. Situation analogue à celle des îles Chausey dans la Manche.

Les habitants de l'île comprennent environ 50 ouvriers employés à la culture par M. et Mme de Roussen, un certain nombre d'employés de l'Etat: préposé des douanes, agent sanitaire, receveur de la poste, préposé des lits militaires puis de rares pêcheurs, la côte de Porquerolles étant assez pauvre en poissons. Le reste est composé de retraités de la flotte, de l'arsenal de Toulon et de l'armée séduits par la douceur du climat.

Le village a donc quelque vie, il montre même un embryon de civilisation: les rues sont éclairées par des réverbères, et des écriteaux indiquent les chemins.

L'animation se produit surtout à l'arrivée du bateau de Toulon, les marchandes de fruits et de légumes chargent aussitôt leurs produits sur des brouettes et vont les débiter par les rues; les ménagères sortent en hâte pour ne pas laisser échapper l'occasion de se ravitailler. (Le port de Porquerolles eut en 1897 un mouvement de 32 navires - non compris le courrier - et 1,725 tonnes.)

Les insulaires dépendent ou effet du continent pour leur nourriture; cependant l'île est fertile et pourrait même prendre part aux expéditions sur Paris. Les primeurs y viennent comme à Hyères, mais l'exportation en est rendue aléatoire par la difficulté des communications; le bateau à vapeur des Salins ne semble pas appelé à rendre de services ; la barque de la Tour-Fondue aboutit on un point du littoral (Giens) trop éloigné du chemin de fer et sans communications régulières; enfin le *Courrier des îles d'Hyères*, vapeur toulonnais, ne passe que trois fois par semaine ; subventionné par le ministre de la guerre il doit, avant tout, assurer les services militaires ; le patron a le droit de refuser les passagers civils et le fret du commerce. Dans ces conditions, les productions des îles ne sauraient être assurées de transport, les produits agricoles sont menacés d'être perdus. Il ne faut donc pas s'étonner si la plus grande partie du sol reste en friche.

Dans Porquerolles, terre où les parties cultivables sont étendues, on reconnaît vite cette situation; sauf quelques champs d'artichauts, il n'y a que de la vigne. Lorsqu'on se rend dans l'ouest, à Langoustier, où les constructions des usines abandonnées ont grand air encore, on est affligé de cette solitude. Il reste il est vrai, de beaux massifs de pins, mais ils sont toujours guettés par l'incendie.

Un chemin bien tracé sous les chênes verts et, les pins conduit dans la partie orientale de l'île. La promenade est pénible à cause de la chaleur, mais les parfums venus des myrtes, des cistes et des bruyères, des bouffées d'air marin arrivant par les vallons la rendent bientôt exquise. Et l'on est bien payé de sa peine quand on a atteint le rocher sur lequel le sémaphore est construit

De là on découvre vers le sud une immense étendue de mer ; à l'est, séparées de nous par la grande passe, sont Bagau et Port-Cros ; elles semblent former une seule île avec la terre, plus longue mais plus basse, de l'île du Levant.

Au-dessous même du fort, vers l'est, se creuse une petite vallée, très profonde, couverte de pins et de maquis sur les pentes, plantée de vignes au fond, commandée du côté de la mer par un vieux fort pittoresque appelé *Alicastre*, de *Castrurn Ali*, dit-on, on souvenir du chef sarrasin qui l'aurait construit. La légende locale veut que le Masque de fer s'y soit arrêté pendant qu'on le conduisait à l'île Sainte-Marguerite. La vallée se nomme Notre-Dame; on y voit encore quelques vestiges d'une abbaye qui releva du célèbre monastère de Saint-Honorat dans les îles de Lérins. Rabelais s'intitula lui-même « caloyer des Isles d'Hyères » Des débris de sépulture bien antérieurs au christianisme y ont été trouvés par M. de Roussen. Une ferme-écurie c'est tout ce que l'on rencontre dans ce beau cirque qui pourrait abriter un village. On y vit, dit-on,

jusqu'à 20,000 soldats rapatriés de Crimée, dans un camp-sanatorium pour lequel 80 puits avaient été creusés. Déjà, en 1811, on y avait réuni 28,000 hommes pour l'organisation des régiments de la Méditerranée. Ce n'est pas le val Notre-Dame qui attire mon attention, mais les autres îles où j'espérais tant aller! Ces parties de l'archipel sont inaccessibles aujourd'hui, aucun bateau n'est là pour nous faire accomplir la traversée. Certes, la brise est bonne; en peu de temps nous aurions atteint Port-Gros, mais il faudrait revenir vent debout, nulle voile de pêcheurs ne s'y risquerait. Tout ce que je puis obtenir c'est d'être conduit à la presqu'île de Giens; une embarcation m'y dépose avant la nuit. J'ai suivi ces beaux rivages, festonnés d'anses bien abritées ou s'ouvrent de riants vallons dans lesquels la végétation est superbe. Cette péninsule, dans sa partie haute, est une merveille, on envierait presque, en la parcourant, le sort des enfants scrofuleux de Lyon installés dans le bel hospice créé par M. Sabran, où ils retrouvent si rapidement la santé'.

Il m'a fallu rentrer à Paris sans avoir visité les autres îles, car le vent a continué à souffler. Je le regrette : ces petites terres sont peu connues, rares sont les visiteurs dans leurs bois de pins et de chênes. Et cependant je les ai vues de près un jour, en allant en Corse, notre vapeur longea leur rivage méridional dressé sous forme de hautes falaises panachées de pins, mais d'un aspect désolé. Pas une maison là-haut, l'isolement semble absolu. Seule Port-Cros est habitée, elle a des champs et des jardins. Quant à l'île du Levant, devenue propriété de l'Etat et champ de tir pour la garnison de Toulon, elle est presque déserte, on n'y trouve qu'une vingtaine de personnes, gardiens de phares et de sémaphores et leurs familles.

Porquerolles. Août 1897.

J'ai pu revenir ici après deux ans et cette fois j'espère bien achever ma visite de l'archipel. Le *Courrier des Iles d'Hyères*, sur lequel j'ai embarqué à Toulon ce matin, démarre, nous allons partir pour Port-Cros dans quelques minutes. En attendant le départ, je commence à noter mes impressions de traversée.

Le vapeur toulonnais est maintenant le seul moyen rapide de communication avec les îles. Celui des Salins a dû cesser un service trop peu rémunérateur; on parle bien d'installer un bateau à pétrole entre la Tour-Fondue et Porquerolles, avec hôtel à la Tour-Fondue voitures de correspondance, etc., mais tout cela est projet en l'air. Le Courrier résiste à toutes les concurrences, malgré l'imperfection évidente du service.

Le petit vapeur part du quai de Cronstadt, il embarque d'assez nombreux passagers, presque tous en seconde classe et chargés de paniers, de caisses et d'ustensiles de tous genres, ce sont les commerçants de Porquerolles. Quelques militaires complètent les passagers de l'avant. A l'arrière nous sommes cinq à six touristes je dois aller au-delà de Porquerolles, les autres rentreront par la Tour-Fondue. Porquerolles est la seule des îles où l'on séjourne un peu, les hivernants d'Hyères s'y installent volontiers à cause de la régularité du climat.

Rapidement nous sortons de la rade. Eu cette saison brûlante, l'aspect général de ce golfe serait farouche par les hautes crêtes grises revêtues d'une jeune et maigre verdure de pins sans la pureté du ciel et de la lumière, les contours heureux des hauteurs et l'éclat aveuglant des constructions.

Lorsqu'on a dépassé la digue formée de blocs cyclopéens, la rade semble s'évanouir; un instant, par l'ouverture des passes, on voit reposer sur le flot les cuirassés de l'escadre, puis on n'aperçoit plus que leur lourde mâture militaire, semblable à des édifices chimériques et cela paraît loin, bien loin ...

Le bateau passe au pied du cap Cépet dont les roches fulgurantes ont leurs teintes relevées par la tendre verdure des jeunes pins. Dans la forêt, des sortes de clairières sont des batteries reconnaissables au fût monstrueux des canons de côte. Dans ce décor à la fois tragique, riant et guerrier, au fond d'un petit vallon se forme un hameau de bastides peintes de couleurs claires. Il est peu de situation comparable à celle-là pour jouir à la fois de la mer et des lignes pures des monts.

A mesure que l'on avance; les détails tout à l'heure cachés se découvrent voici surgir la terre la plus méridionale de la France continentale, le cap Sicié aux teintes fauves, surmonté de sa chapelle de Notre-Dame de la Garde et d'un phare d'un blanc éclatant. Du côté opposé, les Maures et les Maurettes, que le soleil n'éclaire pas encore, ne présentent que des croupes confuses.

Très calme à notre sortie de Toulon, la mer se creuse; le vapeur roule, des crêtes blanches apparaissent au sommet des vagues, des lames vont fuser contre les falaises inclinées du cap Sicié, semblables, du côté de la grande mer, à des dalles bien polies. Des gémissements se font entendre à bord, le mal de mer a saisi ses victimes. En vain montre-t-on aux malades la côte toute voisine, cela ne peut les guérir.

La côte, c'est la presqu'île de Giens ; nous la voyons grandir à chaque tour d'hélice. D'ici elle paraît absolument insulaire; le cordon littoral, si bas, est invisible sur beaucoup de points. Par contre, les roches de la péninsule sont fort liantes, très abruptes et d'aspect imposant. Des écueils les précèdent, sur lesquels écume la vague. Au-dessus, des bois de pins encadrent une vigie et un fort. A mesure que l'on approche, on distingue plus nettement les capricieuses dentelures du rivage, falaises bizarrement creusées et érodées, marbrées par des traînées de quartz, panachées parfois par des pins. Les deux pointes des Salis et du Rabat, surtout, sont farouches et superbes. La côte plus loin s'humanise, il y a des cultures; la falaise, plus basse, se festonne de petites anses. Au fond de la plus large, on aperçoit la masse des bâtiments du sanatorium, couverts de tuiles rouges, badigeonnés d'une teinte rosée. Ils encadrent une vaste place que domine la tour et la chapelle surmontée d'une flèche aiguë. Plus haut, sur l'arête de la colline, le village « peuplé d'*Arbanais* ou *Albanais* », comme on les appelle à Hyères, le village, tout petit, aligne ses maisons neuves à côté des ruines d'un château fort. Une humble église, dix maisons à peine, voilà Giens.

La partie Est de la presqu'île est moins sauvage, les cultures sont nombreuses, régulièrement séparées par des barrières de roseaux.

Le vapeur passe entre cette partie de Giens et la petite île de ROUBAUD, couverte de broussailles odoriférantes et, malgré son exigüité, dotée d'une villa, jolie maison à terrasse, flanquée d'une tour carrée à mâchicoulis, accotée d'une tourelle à poivrière. C'est la villa du docteur Richet, si connu par ses expériences de spiritisme et d'occultisme. Il a fait ici sur la fameuse Sicilienne *Eusapia* des expériences qui ont fait du bruit; il aurait fait passer l'âme de cette jeune femme dans le corps d'une Parisienne, *par échange*, rue dit un voisin à demi effaré. Dans une île de la mer bretonne, ce conte gris serait angoissant ; ici, sous ce beau ciel, on se prend à sourire. Et, pourtant, *chi lo sa!*

Non loin de la villa où s'accomplirent ces merveilles est un fanal édifié dans des constructions blanches. Ce phare et la villa Richet voilà toute la vie sur Roubaud. Un autre îlot, bien plus petit, Roubaudon, n'est qu'un triste écueil désert, mais il montre encore quelques ruines.

Sur Giens, le curieux château fort de la Tour- Fondue dresse au-dessus de la mer ses vieilles murailles drapées de lierre; une petite jetée le relie au littoral qui s'abaisse et finit par une langue de terre basse à la batterie de l'Estérel

Le *Courrier*, maintenant, se dirige sur Porquerolles et, peu après, va s'amarrer à la jetée. L'île n'a plus l'aspect riant que je lui vis : un incendie non encore complètement apaisé vient de dévaster ses bois, de grandes taches rousses ou noires couvrent ces collines si belles jadis, des traînées fauves courent dans les arbres préservés, car, heureusement, le feu a pu être circonscrit

L'animation est grande sur la jetée, tout le village est là, et, avec les habitants, les soldats convalescents de la légion étrangère revenus du Dahomey et de Madagascar. Ils sont une centaine au sanatorium, libres de leurs mouvements, pouvant se promener dans les bois, mais manquant un peu de distraction. Ces vaillants hommes ont parfois l'air distingué; je cause à un caporal à deux chevrons qui me répond avec une extraordinaire pureté de langage. Ces épaves de la vie civile ont repris dans les rangs les qualités qui les distinguaient avant les fautes qui les obligèrent à s'enrôler. Pas de service, pas de corvées, celles-ci sont faites par dix hommes du 111^{ème} commandés par un sergent. Les promenades dans les bois, la baignade sous les yeux d'un médecin, voilà la vie au sanatorium.

Pendant l'incendie, tous se sont offerts pour aller au secours, mais ils avaient trop présumé de leurs forces et ils ont dû renoncer à se mêler aux travailleurs.

Sur la jetée, les hommes du 111^e et un détachement d'artilleurs débarquent les vivres. Le service des forts emploie en ce moment 80 de ces derniers qui entretiennent les batteries. La sirène se fait entendre, le *Courrier* va partir à Port-Cros.

Chapitre XVII

LES ISLES D'OR : BAGAU, PORT-CROS ET LE LEVANT

- Lou capelan* des îles. — Le cap des Mèdes. — L'île de Bagau.
—Port-Cros et ses forts. — Le village. — Le château d'un académicien.
— Destruction des bois. — Etat économique.
—En route pour l'île du Levant. — Le Petit-Avis et le Grand-Avis.
—L'ancien pénitencier. — Les Pierres-Blanches.
—L'étang et la cascade. — En route pour le continent.

Le Grand-Avis (île du Levant) Août.

Au moment où le Courrier des îles d'Hyères est venu démarrer, deux prêtres, dont un avait le ruban rouge sur sa soutane, sont arrivés au quai. Le prêtre décoré était le père Dorgère, ancien aumônier du corps expéditionnaire du Dahomey, qui a rempli les fonctions d'ambassadeur près de notre farouche ennemi le roi Behanzin. Il accompagnait au bateau le curé de Port-Gros, allant rendre visite à ses ouailles, car si Port-Gros est officiellement siège de la paroisse, *lou capelan*, comme on dit ici, habite Porquerolles, où la population est plus considérable, mais un autre prêtre dessert la petite église de Port-Gros. A Porquerolles le curé remplace un aumônier militaire, l'abbé Olivier, qui résida 53 ans dans l'île.

Lou capelan est venu prendre place à côté de moi. L'occasion était excellente pour obtenir des renseignements sur les îles. Très aimablement, le père Boson me les a fournis, je lui dois plus d'un détail intéressant sur ces petites terres dont il est enthousiaste. Il m'en vante la fertilité et le climat; jamais son thermomètre n'a marqué plus de 26°.

Nous sortons de Porquerolles pour longer la côte de l'île jusqu'au cap des Mèdes, aigu, dentelé, hérissé, précédé de nombreux rochers érodés et troués par la mer. A l'extrême pointe sont des remparts et des ouvrages sans valeur aujourd'hui, mais habités par huit marins ayant pour unique occupation de ramasser les débris de projectiles provenant des tirs des vaisseaux-écoles de canonage. Nous doublons le cap pour franchir la grande passe des îles d'Hyères. De là on découvre la côte orientale de Porquerolles, sauvage, boisée, d'abord impossible. Au loin les autres îles surgissent de la mer. La disposition de l'archipel ne permet pas de voir les passes et l'on croit

découvrir une terre unique. Bagau paraît soudée Port-Gros; cependant, peu à peu, son caractère insulaire se précise. C'est un rocher allongé, sans grand relief, montrant des batteries abandonnées et un seul toit rouge, le magasin du génie, lui-même déserté aujourd'hui. Les falaises sont hautes, bizarrement taillées. Un maigre manteau de broussailles recouvre l'île, habitée seulement par des lapins.

La pointe de Bagau doublée, on voit s'ouvrir un bassin large et tranquille, C'est la passe ou mieux la rade de Port-Gros, du nom de l'île dont on distingue bien maintenant le relief. Terre assez haute, car sa colline la plus élevée, à l'extrême pointe sud, atteint 207 mètres. Une sorte de fjord s'ouvre au cœur de la rade, au-dessous du vieux et pittoresque fort d'Estissac, oeuvre de Vauban (Estinac de la carte de l'Etat-major) Les murs gris et les remparts de ce vieil ouvrage sont bizarrement dépassés par les toits rouges des constructions modernes. Cette pittoresque bicoque, qui va disparaître pour faire place à une batterie rectiligne, est dominée par un fort puissamment armé, dit de l'Éminence. Au bas même de la pointe, une ancienne batterie, le « vieux château », est la résidence d'un portier-consigne qui, avec le gardien de batterie de l'Éminence, constitue toute la garnison, accrue de temps à autre par deux ou trois artilleurs de Porquerolles venus pour faire les travaux d'entretien.

L'aspect de l'île dans ses parties hautes est assez sauvage, mais le petit port ne manque pas d'une certaine grâce. Sous la batterie aux formes arrondies, aux bastions crénelés, entourés d'agavés et de figuiers de Barbarie, une vingtaine de maisons s'alignent sur le rivage, très humbles pour la plupart. L'église est à l'extrémité du hameau, ancien magasin du génie dont un porche et un petit campanile ont modifié l'aspect. Deux eucalyptus rabougris croissent péniblement à l'entrée.

~Je vais droit au « château », c'est-à-dire à la demeure fort simple du propriétaire de l'île M. le comte Costa de Beauregard, membre de l'Académie française. La maison, flanquée de pavillons simulant des tours, est enfouie sous les eucalyptus, les géraniums géants et les lauriers-roses. Une allée bordée de mûriers la sépare des communs et conduit dans un petit vallon planté d'oliviers, de vigne et d'artichauts. Les bâtiments disparaissent sous des plantes grimpantes : chèvrefeuilles, vignes vierges, passiflores. Le jardin se termine au rivage par de beaux bosquets de palmiers, d'eucalyptus et de mimosas. C'est charmant en ce mois caniculaire, ce doit être adorable au printemps.

Les bois qui dominent le vallon et couvrent de leur manteau les collines embaumées tombent systématiquement sous la hache ; les beaux pins qui faisaient de l'île un paradis ne sont plus. Non que M. de Beauregard soit un vandale, mais il sait l'incendie toujours là, guettant les bois de pins; il rêve de transformer Port-Gros on forêts do chênes-liège, essence très résistante. Malheureusement, les jeunes pousses ont des ennemis terribles, les

lapins les dévorent et la reconstitution des bois sera bien difficile. Les locataires de la chasse, M. Martin, grand industriel de Tarare, et M. Sabran, négociant lyonnais qui a créé le sanatorium de Giens, font moins la chasse aux léporides qu'ils ne s'efforcent de peupler Port- Gros on gibier précieux. Ils y ont mis des faisans du Sénégal, des perdreaux, des oiseaux de l'Extrême-Orient qui promettent des chasses princières. Les bois et la chasse sont donc le produit principal de l'île. Il y a deux sources minérales ferrugineuses, l'une dans le vallon de Ménage-Notre- Dame, l'autre sur le littoral du nord, elles sont inexploitées, il y eut, dans le fjord de l'est, Port-Man, une fabrique de sonde, elle est abandonnée. Quant à la culture, nul ne l'entreprend. Il n'y a même pas de fermier et cependant on offre un loyer gratuit de cinq ans pour la mise en valeur des terres cultivables. Après ce délai, le produit des récoltes serait partagé avec le propriétaire. Comme à Porquerolles, la difficulté des communications rend la colonisation aléatoire.

Au-dessous du jardin du château, sur le rivage même, de légères constructions de planches et de briques attirent l'attention; elles ont été élevées à la suite de la campagne du Tonkin, elles servirent pour la désinfection des vêtements des soldats. Plus loin, on revenant au port, on passe devant des maisons d'apparence très humble. L'une d'elles est masquée par une varangue enveloppée de vigne et de plantes grimpantes, c'est le presbytère. Non loin, une maison plus haute, précédée d'une terrasse et de tonnelles, est l'édifice le plus important de l'île. C'est un hôtel. ouvrant sur la terrasse, une porte vitrée montre cette inscription

État Civil
POSTES
et
Agence sanitaire
Défense d'entrer

Toute l'administration de l'île est là derrière dans un étroit espace de six pieds carrés. L'aubergiste est une sorte de maître Jacques : adjoint spécial de la commune d'Hyères, il tient les registres de l'état civil, il arraisonne les bâtiments rentrant au port et remplit les fonctions de facteur et de receveur des postes pour les 80 habitants de l'île. Ce ne doit pas être bien absorbant. Les 80 habitants lisent peu, la plupart sont des pêcheurs qui vont porter le poisson au Lavandou, station du chemin de fer.

Je suis voisin à table avec le propriétaire d'un petit yacht marseillais et sa famille qui paraissent séjourner ici depuis plusieurs jours. Le gardien de batterie du fort de l'Éminence est venu chercher le pain et la viande apportés par le bateau ; ce militaire est vêtu à la bonne franquette d'une veste grise et d'un vaste chapeau ; il met ses provisions dans un grand filet, boit son

apéritif et, alerte, sous le grand soleil, rejoint le fort où il vit seul avec sa femme.

Mon déjeuner est rapide et sommaire: deux oeufs, deux rougets, voilà ce que l'hôtel peut me donner après une discussion à l'office sur la possibilité de faire un repas. oeufs et poissons, tout est exquis, d'ailleurs

Le batelier de l'île du Levant vient me relancer. En arrivant j'ai convenu avec lui qu'il me laisserait le temps de visiter l'île et me ramènerait au Lavandou pour le train.. Il est pressé, car il a charge du courrier, me dit-il sans rire. Or, il y a dix-neuf habitants à l'île du Levant !

Nous voilà su route; le courrier est une barque à voile, très solide pour résister aux terribles coupe de mistral de ces parages. Nous devons aller à l'aviron sur la rade, calme comme un lac, mais à peine sortis nous sommes balancés par la houle. Il y a à bord la sœur et la nièce de l'adjoint de l'île du Levant, la petite fille a le mal de mer dès que le roulis et le tangage se font ressentir.

Le patron me parle de Port-Gros, il m'en vante la plage, me montre une calanque appelée de la Fausse-Monnaie, sans d'ailleurs m'expliquer la cause de ce nom. Le mistral, s'il est désagréable, a du moins l'avantage de nous conduire vite. La barque passe près du rivage aux rochers déchiquetés et percés de grottes. Au fond d'une jolie anse, barrée par le rocher du Rascas, s'ouvrent des vallons solitaires boisés de pins; dans l'un d'eux, quelques vignes d'un vert doux mettent un peu de fraîcheur.

Au-delà apparaît l'île du Levant, longue croupe broussailleuse avec de très rares bosquets de pins. Elle semble faire corps avec Port-Gros, mais lorsque nous avons doublé la pointe de la Galère, on voit s'ouvrir le passage entre les deux îles, appelé passe des Grottes. De ce côté Port-Gros s'infléchit pour encadrer une jolie baie, très solitaire, c'est Port-Man, rade jadis vivante: il y a sur la pointe de la Galère des restes de forts et deux toits rouges de casernes abandonnées, puis les débris de la fabrique de soude. Au fond de la baie croissent de grands roseaux indiquant que l'eau douce coule à fleur du sol. C'est dans l'anse de Port-Man que les moines de Lérins avaient fondé leurs établissements. En ce moment il y a une petite colonie de bûcherons piémontais qui coupent les pins et les conduisent au rivage.

L'île du Levant est bientôt atteinte ; elle est dominée par une grande bâtisse déserte aujourd'hui, le château de l'ancien propriétaire, le comte de Pourtalès. A côté sont deux maisonnettes blanches. Sauf cela, l'île semble absolument sauvage. Aucune vie ; cependant, en doublant une pointe, on découvre, au fond d'une crique, une petite maison basse devant laquelle attendent quatre ou cinq personnes et une charrette minuscule attelée d'un âne lilliputien. La maisonnette est celle du batelier qui m'a conduit, la voiture vient chercher la femme et la fillette qui étaient à bord. Au-dessus la colline

se dresse, revêtue d'un maigre maquis de lentisques, de cistes et de myrtes, végétation sombre sur laquelle de rares pins mettent des teintes plus claires

J'ai une heure pour parcourir l'île. C'est peu en apparence, c'est largement suffisant en réalité, l'île n'étant qu'une fort longue colline dont un chemin assez large suit continuellement l'arête. Ce chemin monte par quelques lacets et débouche en présence d'un véritable village entouré d'arbres et d'arbustes d'ornement. Il y a là usine, grands bâtiments, communs, église, etc., mais tombant en ruines, lamentables. L'usine fut une fabrique d'ébauchons de pipes travaillant les racines de bruyère provenant du défrichage de l'île ; elle occupa jadis de nombreux ouvriers. Les autres bâtiments étaient une sorte de pénitencier d'enfants et d'adolescents, fermé depuis 1866 à la suite d'une révolte pendant laquelle les jeunes détenus se livrèrent à tous les excès. Les eucalyptus, des haies de lauriers-roses, des rangées de yuccas et d'agavés montrent que l'île peut, aussi, être mise en valeur. Avant la révolte il y eut là jusqu'à 600 habitants; on y cultivait 400 hectares dont 80 de vignes. D'ailleurs, à diverses reprises, des religieux avaient cultivé l'île, Les moines de Lérins s'y étaient installés dans les premiers siècles de la chrétienté.

Le chemin, passant devant les habitations saccagées, s'élève au point culminant de l'île. L'air est embaumé par les cistes; les cigales poussent leurs cris stridents. Le sol brille d'un éclat extraordinaire ; la roche tout entière est de quartz et de mica dont les cristaux et les paillettes étincellent.

A un détour du chemin est la maison du gardien du domaine abandonné: un agent du service de l'hydraulique agricole au ministère l'Agriculture. L'hydraulique ! sur cette terre calcinée par le soleil, c'est d'une belle ironie ! Ce fonctionnaire est en même temps adjoint spécial ; comme le maître d'hôtel de Port-Cros, il possède tous les pouvoirs administratifs. Il règne sur un peuple de dix-neuf habitants, lui compris : gardiens de phares, guetteurs de sémaphores, bateliers du Courrier. La population de l'île s'accroît parfois de pêcheurs du Lavandou attirés par l'abondance du poisson dans ces parages.

C'est ici le Grand-Avis. Le chemin continue à monter au milieu des vignes abandonnées et mortes, dont des ceps noircis et des sillons très visibles indiquent encore les alignements. Les cistes s'emparent peu à peu de ce domaine au milieu duquel sont une allée de pins et un petit enclos planté des mêmes arbres et d'eucalyptus rabougris : le cimetière; les tombes y sont assez nombreuses, mais anciennes, elles recouvrent les restes de détenus de l'établissement pénitentiaire. Une de ces tombes a été entretenue jadis, on l'a recouverte d'un gros bloc de quartz. Une seule est récente, elle renferme le corps d'un vieillard décédé en 1893.

Malgré son abandon, cet asile est moins lugubre que les cimetières des petites îles bretonnes. La nature, même dans ce maquis désolé, est

radieuse. Le ciel est d'un bleu intense, la mer plus bleue encore, sur le continent les montagnes ont des formes superbes.

Le chemin continue à monter, semé de micas éclatants ; il parvient bientôt au point culminant de l'île appelé *les Pierres-Blanches* sur la carte de l'Etat-major. On est à 129 mètres au-dessus de la mer. De là on découvre l'île entière, ses petits vallons, ses collinettes parfumées qui s'abaissent vers la pointe du nord, éclairée par le phare du Titan. Au sud la vue s'étend sur l'horizon infini de la mer, au nord le flot bleu vient mourir contre les premières pentes des Maures dont les hautes croupes sombres se dessinent mollement sur le ciel. Au premier plan, Hyères s'étale, toute blanche.

Les Pierres-Blanches sont surmontées d'une madone de bronze, portant Jésus sur les bras. La statue surgit du maquis parmi les arbousiers, les romarins et les myrtes. Ces broussailles revêtent toute la partie nord de l'île, ses vallons creux, ses crêtes étincelantes de mica. Au milieu, fauve, s'en va le chemin du Phare, dont la longueur et le bon état étonneraient si l'on ne savait que l'île du Levant, devenue propriété de l'Etat, destinée à être fortifiée, est le champ de tir des troupes de la marine, qui viennent chaque année y exécuter leurs feux de guerre. On loge tant bien que mal les troupes dans les bâtiments croulants du pénitencier. En ce moment ce caractère militaire ne se devine qu'aux inscriptions et aux avis du préfet maritime interdisant de circuler dans telle ou telle partie de l'île.

Au retour j'ai traversé le hameau pénitentiaire, il est navrant d'abandon et cependant on a fait d'énormes travaux pour le créer. Une digue barre un vallon et forme un étang aux eaux claires servant à irriguer le jardin où des palmiers sont debout. Une petite partie de ce jardin est entretenue par l'adjoint. Les eaux, pendant les pluies, s'écoulent dans un ravin où elles forment une cascade abondante, à en juger par la roche polie et rongée. Au bas de ce site inattendu, où les roseaux sont nombreux, coule une source, sans doute produite par les infiltrations de l'étang.

Du rivage, le batelier me fait signe qu'il est temps de partir. Je redescends au Petit-Avis par les allées conduisant au château et nous prenons aussitôt le large. Le mistral n'a pas cessé, aussi la chaloupe appuie et tangue sur des lames courtes et pressées. Nous devons mettre une heure et demie pour la traversée, la brise est si favorable qu'en une heure à peine nous accostons aux blocs énormes de la jetée protégeant le petit port du Lavandou.